

## **Le travail. Une sociologie contemporaine**

Michel Lallement

Paris, Gallimard, coll. Folio, 2007 (552 p.)

Les manuels de sociologie du travail ne manquent certes pas, mais depuis longtemps faisait défaut un ouvrage d'introduction qui intègre pleinement la variété extrême des thèmes et des orientations théoriques dont fait montre aujourd'hui cette sous-discipline. Pour bien des publics, le plus utile n'est pas l'inévitable histoire de la discipline partant de ses origines et notamment de l'influence d'Elton Mayo et son école, bref, le manuel « tiré par le passé », mais au contraire une présentation construite autour des problèmes et problématiques les plus actuels. L'ouvrage de Michel Lallement répond pleinement à ce besoin et, au passage, nous offre une véritable somme où le lecteur est cette fois quasiment sûr de trouver évoqués tous les thèmes, les courants, les auteurs qui comptent. L'ouvrage se concentre sur les transformations intervenues depuis la seconde moitié du XXe siècle.

Son introduction place la barre assez haut. Elle énonce une ambition : « affirmer que le travail n'a pas quitté la place. Moteur et révélateur des mutations contemporaines, il a plus que jamais statut d'institution. » (p. 13). Classiquement, elle revient sur le fait que le travail doit être compris comme une invention historique et comme étant un rapport social non pas figé, de façon substantialiste, mais en transformation. De ces transformations, ce seront celles intervenues dans la deuxième moitié du XXe siècle qui intéresseront l'auteur pour, à chaque fois, mettre en chantier « une interrogation sociologique de base : comment, par son travail, l'homme fait-il société ? » (p. 21). Il repart pour cela de Hegel (le travail permet au valet de prendre conscience de sa propre existence, de refouler sa peur du maître) et de Durkheim (la division du travail).

Quatre parties se succèdent. Dans la première, composée de cinq chapitres, il s'agit de voir comment le travail est à l'origine de structurations fondamentales de nos sociétés. Le travail est une notion historique dont l'auteur entend souligner qu'elle recouvre, certes des assujettissements multiples de l'individu et des groupes, mais aussi de réelles occasions de développement. Dans cette perspective historique, l'emploi et le chômage eux-mêmes sont des catégories situées et datées. Les catégories statistiques qui leur correspondent ont un caractère conventionnel.

La division du travail a pris, dans les sociétés modernes, des formes dans lesquelles Durkheim a voulu voir, non des ferments de fragmentation de la société, mais au contraire d'intégration : elle oblige les individus à coopérer. Une division du travail dans laquelle l'âge et le sexe peuvent être des critères puissants mais qui repose aussi sur les différences de qualification et leur enregistrement dans les classifications. L'auteur évoque notamment à ce sujet le débat contemporain autour de la compétence : satisfaction d'une vieille revendication syndicale en faveur de la reconnaissance des capacités réelles que manifestent les salariés en situation ou prolongement d'un mouvement d'individualisation de la relation salariale, dont les grilles en critères « classants » constitueraient la préfiguration ? En arrière-fond, c'est la reconnaissance de la valeur du travail qui est en jeu et qui évolue au sein des politiques salariales d'entreprises, de pratiques comme la cotation des postes de travail, les entretiens d'évaluation, etc.

Toujours dans les grandes divisions du monde du travail, l'auteur rappelle que la sociologie du travail s'est intéressée à des objets comme le salaire au rendement et le contrôle de la production (cf. R. Roy) ou aux effets de la dimension de genre.

En quatre chapitres, la deuxième partie s'intéresse au travail comme « vecteur d'individuation ». Cela renvoie à la centralité, dans la discipline, de la question de l'organisation du travail, notamment taylorienne, et de ses effets pour les travailleurs. Elle évoque donc le taylorisme et les possibilités très débattues de rupture autour de l'automatisation et d'organisations comme le toyotisme, des possibilités qui ont été déçues par une montée de l'intensité et des contrôles et qui

sont à replacer dans le constat de l'existence d'une pluralité de modèles productifs. Elle aborde aussi la tension individu-organisation telle que les enseignements d'Elton Mayo et de ses suiveurs contribuent à la faire évoluer en pénétrant l'univers industriel et les pratiques de management. Il est notamment souligné que, à l'époque des missions de productivité aux États-Unis, à la Libération, les ingénieurs français avaient acquis la conviction que l'avance américaine tenait moins aux techniques des ingénieurs américains qu'à la mise en œuvre de connaissances produites par la psychologie et la sociologie au service de la gestion. Plus récemment, le management tente d'influencer la relation individu-organisation par la promotion de cultures d'entreprise ou par un effort de mobilisation des subjectivités. Mais – et c'est là l'une des convictions défendues par l'ouvrage – « le travail n'est pas qu'une arme à écorcher le soi » (p. 236). Le travail est impliqué dans des processus identitaires : « Émergente dans le discours sociologique dès les années 1970, la notion d'identité offre une prise originale pour penser différemment encore la façon dont les salariés s'instituent, dans et par le travail, en tant qu'êtres sociaux. » (Ibid.). G. Friedmann, S. Weil, G. Navel, R. Linhart, R. Blauner (*Alienation and Freedom*, 1964), A. Touraine (et le basculement d'une problématique de l'aliénation à une problématique de la conscience ouvrière), etc. : on voit ici comment, pendant longtemps, au sein de la discipline, on parle du travail en cherchant à voir ce que l'industrie moderne fait à l'homme. Dans ce cadre apparaît aussi la distinction fondamentale entre le travail prescrit et le travail réel, commune à l'ergonomie mais traitée par la sociologie sous l'angle des stratégies de résistance à un ensemble de règles imposées par l'employeur et la hiérarchie et avec, dès lors, un intérêt pour des phénomènes comme le pouvoir de résistance que parviennent à se constituer les salariés pour regagner de l'autonomie dans leur travail. Avec Renaud Sainsaulieu, ces perspectives ouvrent explicitement sur la question de l'identité, que prolonge Claude Dubar.

Replacés dans cette perspective historique, les services se présentent comme offrant à la discipline un point de bifurcation possible : dans une sociologie qui a longtemps marqué son attachement au point de vue industrialiste, c'est, à travers eux, l'introduction d'une rationalité externe dans le rapport entre le salarié et son employeur qui est à prendre en compte par l'analyse. La relation de service apporte avec elle de nouvelles questions et de nouveaux objets de recherche : la coproduction, « les services solidaires », etc. Cela correspond également à la diversification du paysage théorique, à travers, par exemple, les travaux de nature interactionniste, les analyses du langage dans les interactions, et à la floraison de thématiques inédites : plaisir et souffrance, stress relationnel.

Mais, la sociologie l'a rapidement affirmé en se constituant comme discipline, le travail est aussi vecteur d'intégration, ce qui est l'objet de la troisième partie qui, également en quatre chapitres, cherche à voir comment le travail s'est imposé comme un des plus sûrs moyens de s'attacher à la société, et cela non de façon fonctionnaliste mais en reconnaissant qu'il s'agit une histoire heurtée. Cette histoire est, bien sûr, celle de la société salariale, avec des inventions comme la Sécurité sociale, qui confortent l'intégration du monde du travail. Elle voit se produire des bouleversements internes au salariat, en particulier à la suite de la crise puis de la transformation économique qui débute dans les années 1970 : les changements structurels touchent de plein fouet les ouvriers, voient le monde très hétérogène des employés installer définitivement son importance tandis que l'on assiste à une certaine banalisation du statut de cadre qui prend une place certaine dans le salariat. Mais, c'est aussi le problème, avec l'éloignement du plein-emploi, d'un État social assis sur la condition salariale. « Doit-on en conclure que le travail ne fait plus lien ? Que désormais les attaches doivent être forgées ailleurs que dans et par l'univers productif ? » (p. 341). L'auteur ouvre cette question.

Cette intégration ne s'opère pas abstraitement, mais se fait au sein de modèles culturels, de logiques nationales, ou en suivant ce qui a pu être appelé par le courant français du même nom un « effet sociétal ». Elle se fait aussi en s'organisant autour de cultures de métier. L'entreprise,

L'« organisation » et leur sociologie sont évoquées dans cette partie, qui revient sur les fondateurs de la sociologie des organisations, les grands modèles d'organisation de la firme, les « mondes sociaux » de l'entreprise de l'école Sainsaulieu ou les approches par les économies de la grandeur, ainsi que sur l'entreprise et sa direction pour la compréhension desquelles ont été forgés des concepts comme ceux de rationalité limitée (March et Simon), de pouvoir (Crozier, Friedberg), d'ordre négocié (Anselm Strauss), sans compter les possibilités d'appliquer l'idée de systèmes faiblement liés (K. Weick) ou de réseau (R. Burt).

L'intégration ne fonctionne pas d'elle-même et mérite plutôt de s'attacher à comprendre les mécanismes de la régulation, objet des quatre chapitres suivants, qui composent la quatrième partie. Autrement dit, la création, recomposition, destruction des règles régissant les relations de travail, d'où surnagent, pour le sociologue français, les apports de Jean-Daniel Reynaud : la règle, certes, est contrainte, mais elle est « aussi ce qui fournit un sens commun aux pratiques, interactions et représentations. » (p. 31). La partie nous fournit donc les rudiments de l'analyse des relations professionnelles : les acteurs ; la grève, l'action collective, la négociation, et explique comment, chez J.D. Reynaud, la problématique passe de la négociation à la régulation sociale. Elle nous donne aussi des éléments sur les relations professionnelles à l'heure de la mondialisation. Professions et marchés du travail fermés et sociologie de l'emploi sont des perspectives qui approfondissent et renouvellent les questions traitées dans cette partie et l'on passe donc par une revue des cadres théoriques (institutionnalisme, comme la théorie de la segmentation ; réseaux sociaux) ainsi que par les politiques de l'emploi (jusqu'au thème contemporain de la flexisécurité).

Lancinant problème, pour le sociologue du travail, que cette inscription historique de l'objet d'étude : que faire de cette histoire qui passe et qui n'est pas sans affecter le travail, sans faire évoluer son sort ? La conclusion générale s'attaque à ce problème en prenant position contre une posture posée comme trop répandue : « Saurons-nous enfin nous défaire de ces vieux réflexes conservateurs qui incitent encore trop souvent à déplorer l'épuisement de périodes qui n'ont de doré que l'image qu'en projettent ceux qui les évoquent avec force nostalgie ? Saurons-nous, à l'inverse, éviter la posture de contempteur, incapable de penser le travail autrement qu'en termes de déclin et d'affaiblissement ? » (p. 543). Le travail a connu d'intenses mutations. « Il trône toujours haut dans l'échelle axiologique des pays européens. » (p. 545). Même en quittant la société industrielle, les sociétés modernes continuent de lui donner une réelle importance, à en faire un pilier institutionnel : tant pour les « divisions » (les grandes lignes de l'organisation sociale) que pour la construction des individus. Bref, « plus qu'une crise, c'est une nouvelle rationalisation institutionnelle du travail que nous vivons aujourd'hui. » (p. 546).

Avec cet ouvrage, on est à peu près sûr de tout passer en revue (auteurs, courants, thématiques...). Il n'y a guère de développements de la sociologie du travail d'aujourd'hui que le lecteur ne trouvera pas, au moins sous la forme d'une évocation rapide et du renvoi vers les indications bibliographiques élémentaires. Il faut dire que le nom de l'auteur nous apporte – comme avec la garantie d'une marque – une certitude assez forte sur la « qualité du produit », dirait-on dans la socio-économie des services : comme dans tous ses autres ouvrages d'introduction (rappelons qu'il est également l'auteur, entre autres, d'un manuel des idées sociologiques et d'un ouvrage de la collection Repères sur la sociologie des relations professionnelles), son érudition opère.

Revers de cela, le propos est foisonnant et il est plus facile de lire l'ouvrage par des entrées précises, par des chapitres particuliers, qu'en le suivant de façon continue sur son déroulement. D'autant plus que le lecteur est quelque peu incertain sur la façon dont il doit se saisir de l'ouvrage : manuel ou ouvrage à thèse ? Dans le premier cas, le novice dans la discipline aura éventuellement du mal avec le fil directeur d'inspiration durkheimienne, qui ne lui est pas nécessaire pour aborder chacun des chapitres, et l'introduction aura même des chances de lui paraître d'une lecture très ardue. Il faut conseiller au lecteur de ce type de sauter cette introduction – compliquée même pour le sociologue

professionnel – plutôt que de prendre le risque de le voir renoncer à lire la suite, bien plus abordable. Dans le second cas, on trouvera que la thèse se dilue dans un manuel qui, devant tout traiter, force tous les développements de la discipline à entrer dans cette problématique durkheimienne. Au risque, d'une part, de trouver que l'affirmation ou le renouvellement de la thèse manque de netteté dans son message et, d'autre part, que certains courants et certaines thématiques perdent de leur spécificité. C'est peut-être le cas lorsque, autour de la sociologie pragmatiste, de la clinique du travail, des analyses de la « conversation », de l'ethnographie de la relation de service ou encore de l'anthropologie des techniques, certains voient une rupture paradigmatique, une volonté précisément de rompre avec des partis pris durkheimiens notamment<sup>1</sup>.

Cela n'empêche pas l'ouvrage de Michel Lallement de constituer une somme précieuse et l'une des références à conseiller à tout lecteur souhaitant faire connaissance avec les approches sociologiques contemporaines du travail. Il devrait s'imposer dans bien des bibliographies.

Pascal Ughetto  
Université Paris-Est, LATTS